Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 15 (1985)

Heft: 11

Rubrik: Paris au fil du temps : "mon beau navire, ô ma mémoire..."

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANNETTE VAILLANT

«Mon beau navire, ô ma mémoire...»

Mirage des trésors engloutis! Guidés par quelques assiettes de porcelaine brillant soudain à 4000 mètres de fond dans le faisceau des projecteurs, les chasseurs d'épaves vont-ils atteindre les diamants des passagères du *Titanic?* Sur une bande d'actualités prise voici soixante-treize ans à son départ de Southampton pour New York qu'il n'atteindra pas, comme il nous semble archaïque avec ses quatre cheminées si minces, tout en hauteur, le palace flottant de la Belle Epoque.

Belle époque, nous y revenons si je vous entraîne, du boulevard Malesherbes où nous habitions alors, jusqu'au 104 de l'avenue des Champs-Elysées: on m'y conduisait pour déjeuner une fois par semaine chez ma tante et j'y souffrais mort et passion, terrifiée par mes deux cousines — les plus jeunes des quatre filles mais nettement plus âgées que moi. L'après-midi, leurs sœurs aînées sortant avec miss Markham, la gouvernante anglaise, ma tante nous confiait, les deux diablesses et moi, à Berthe Leroy, venue de son Pas-de-Calais natal pour devenir — sous les ordres de Lucie — seconde femme de chambre. Fruste mais délurée, chignon rebelle, verbe haut, Berthe avait la charge (le mot n'est pas trop gros) de nous emmener en promenade et aux manèges. Chers vieux chevaux de bois des Champs-Elysées, ceux-là mêmes qu'avait montés mon père enfant, leur bois terni — jaunâtre, marron, lie de vin piqué aux vers — tiendrait le coup pour une génération encore... Après un seul tour de manège les méchantes cousines m'ayant menacée des pires dangers — pickpockets ou voleurs d'enfants — si je ne leur donnais pas ma petite pièce de cinquante centimes, me narguaient en suçant leur gros sucres d'orge de couleur verte (à «l'absinthe» disaient-elles) puis s'échappaient, se cachaient, rendant folle l'infortunée Berthe qui finit par rendre son tablier pour se mettre au service d'une millionnaire[1] américaine. Cette Mrs Douglas faisait des séjours à Paris à l'Hôtel d'Albe[2] au coin de l'avenue de l'Alma[3] juste en face de chez ma tante. Quelques années plus tard, dans la lingerie où se trouvait, toujours assise en corsage de satin noir, la fidèle Lucie, avec, à ses pieds, le caniche qui prenait de l'âge, qui trouvâmes nous? Berthe, retour d'Amérique et curieusement métamorphosée en demoiselle à la voix grave, aux belles manières, en manteau de fourrure et chapeau discret. Pour recevoir cette visite, Lucie avait posé son dé à coudre et rassemblé tout le personnel qui écoutait l'aventure de la rescapée. Mes deux cousines assagies et moi-même nous n'en perdions pas une miette. Ecoutant Berthe, nous voyions l'immense steamer, l'«insubmersible» *Titanic,* lâcher ses amarres dans l'enthousiasme de la foule britannique qui agitait des petits drapeaux, puis, à l'intérieur du paquebot les escaliers monumentaux, les coursives où couraient en tous sens les grooms apportant dans les cabines de luxe des corbeilles de fleurs. Berthe rangeait les robes de sa patronne qu'elle avait déballées des malles-armoires. L'atmosphère de fête perpétuelle devait continuer à bord pendant toute la traversée... jusqu'à l'épouvante, soudain, dans la nuit du 14 avril: comment Berthe s'était retrouvée avec sa patronne, toutes les deux en chemise de nuit et paletot, dans une chaloupe. Place aux femmes! Elles avaient vu Mr Douglas piquer une tête dans l'eau obscure, glacée, cependant qu'au grand salon des premières où le flot amer montait, dépassant leur genoux, les musiciens jouaient: «Plus près de toi, mon Dieu!...» Dans la chaloupe qui s'éloignait, attendant du secours pendant des heures, Berthe avait senti les larmes geler sur son visage.

Après que bien des années aient passé, j'allais chercher le jeudi matin au catéchisme, avenue Marceau, mes petites-filles. Je les ramenais à pied à leur maison. En chemin, elles grignotaient un croissant mais elles aimaient aussi les contes, même horribles. Et avant que nous n'arrivions à domicile, rue Hamelin (en face de la maison où s'était éteint en 1922, Marcel Proust) Prune, le bout de chou, me demandait souvent, jamais lasse des mêmes récits: «Raconte encore le pt'it Annick»... Elle n'oublierait pas l'Iceberg géant devenu monstre de légende à l'égal de l'Ogre et de Barbe-Bleue.

Un soir à Londres où je passais quelques jours au début des années 30, nous allâmes avec des amis voir à Drury Lane, vaste théâtre où l'on donnait des pièces à grand spectacle, *Cavalcade,* de Noël Coward. C'était dans des décors à la machinerie extraordinaire, l'histoire d'une famille anglaise qui se déroule depuis le début du siècle (la guerre des Böers) jusqu'à l'armistice de 1918. Tous les grands événements y étaient évoqués. Plus tard, Noël Coward tira un film de *Cavalcade* qui obtint un grand succès à Paris. Je me souviens de bien des scènes et, en particulier de celle, simple et frappante, où l'on voit le fils aîné de la famille en voyage de noce: avec sa jeune femme, lui en habit, elle en robe du soir, ils sont appuyés au bastingage d'un transatlantique face à la mer immense, nocturne, et à leur avenir... Puis ils sortent du «champ» et l'on découvre alors, fixé à ce même bastingage, une bouée de sauvetage où est inscrit: *Titanic.*

A. V.

[1] A l'époque les gens riches n'étaient pas encore «milliardaires»...

[2] Il n'existe plus.

[3] Devenue depuis avenue George-V.

Venez vous reposer
au cœur des Alpes, dans une charmante pension de famille,
LE COLIBRI, situé à ARVEYES
altitude 1250 m, cadre merveilleux, calme et ensoleillé.
Cuisine et service soigné (régimes).
Prix modérés. Ouvert toute l'année. **Tél. (025) 35 21 52**

ÉPICERIE LAITERIE DES JORDILS
VINS PRIMEURS SPÉCIALITÉS DE FROMAGES
Raphaël d'Amato
Av. des Jordils 4
Tél. 021/26 42 49
1006 Lausanne
OUVERT LE DIMANCHE
aux mêmes conditions
que la semaine
Service à domicile gratuit